

Mystère, musique et tapis bleu

Réjean Beaudoin

Volume 39, numéro 4 (232), août 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31755ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1997). Compte rendu de [Mystère, musique et tapis bleu]. *Liberté*, 39(4), 128–133.

Littérature québécoise

RÉJEAN BEAUDOIN

MYSTÈRE, MUSIQUE ET TAPIS BLEU

Gilles Marcotte, *Une mission difficile*, Montréal, Boréal, 1997, 103 pages.

Michel Bergeron, *Siou Song*, Montréal, Boréal, 1997, 167 pages.

Michel Tremblay, *Quarante-quatre minutes quarante-quatre secondes*, Montréal et Arles, Leméac/Actes Sud, 1997, 358 pages.

Nous avons atteint la limite du bleu, et nous nous y tenons comme sur une corde raide, attentifs à ne pas basculer de l'autre côté, où peut-être, anges que nous sommes, nous risquerions de nous brûler les ailes.

Gilles Marcotte, *Une mission difficile*

Les lecteurs de *Liberté* connaissent le chroniqueur de «l'amateur de musique», sa modestie et sa passion naviguant sur un savoir immense, qu'il ne laisse jamais paraître sans d'insistantes précautions. Tous ceux et celles qui ont le moins fréquemment fréquenté les études littéraires québécoises sont tombés sur telle ou telle page de son œuvre critique, qui s'étend sur la moitié du siècle, mais il est une chose plus remarquable encore à son sujet: «Tous les bons esprits que je connais ont du respect pour lui¹»,

1. «Marcotte: une découverte», dans Benoît Melançon et Pierre Popovic (dir.), *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, Montréal, Fides, 1995, p. 15.

comme l'écrit Pierre Vadeboncœur. En somme, voici un auteur qui a de l'autorité. Je demande pardon d'employer un aussi lourd pléonasme pour exhumer une étymologie qui s'est un peu perdue et qui s'entendait aisément naguère dans le rapport des mots auteur et autorité. Est-ce depuis la mort du premier que la seconde s'est réfugiée dans la nébulosité théorique?

L'enquêteur international, qui agit en narrateur et en héros d'*Une mission difficile*, court le vaste monde à la poursuite de ce dont on ne saura rien. Tout sonne faux dans ses aventures, sauf la course déliée des phrases qui les relatent. Rien de sérieux dans ce canevas de série noire, qui risque à tout instant de se noyer dans le bleu du tapis, d'une robe, de la mer et d'un poème de René Char... Le narrateur se donne parfois l'air d'en douter, de Bornéo à Singapour, en passant par Grand Rapids, Michigan. Il se pose la question. Il se la donne à résoudre, mais n'est-il pas plutôt en train de tendre hypocritement la perche à la crédulité du lecteur et de sa semblable, sa sœur?

(...) les événements dans cette histoire se déroulaient à un rythme tel que je n'arrivais pas à m'y retrouver. À peine comprenais-je, ou croyais-je comprendre le sens de l'un d'entre eux, qu'un nouveau se présentait, aussi peu justifié que possible par le principe de vraisemblance. Que pouvais-je faire d'autre, quelle attitude plus raisonnable adopter que de m'abandonner, comme en rêve, avec la seule et maigre assurance que le pire n'est pas toujours sûr? (p. 100)

Au tournant d'un épisode particulièrement chaud, où notre homme est tenu en respect par une belle adversaire qui pointe une arme à feu contre lui, le captif se surprend à observer, dans le vif de l'action: «Elle me vise le sexe, ma parole! Ce n'était pas tout à fait ça.» (p. 53) J'admire beaucoup cette apposition, sitôt déboutée de sa («ça») fâcheuse position. Mais «(...) le sexe, ma parole...», n'est-ce

pas précisément le cas régime de tous les romans, leur code et leur canon (ô littéralité, trop hâtivement balayée sous le tapis «bleu acier, dirais-je, bleu pâle et fort» [p. 8])? Autoportrait non flatté de l'auteur, ce narrateur s'amuse énormément, mais aux dépens de qui rit-il? Il pleure aussi sans retenue, il est vrai, mais sans grande conviction. Ne vous hâtez pas de le prendre pour un malotru qui a trop lu, avec ses gros fantasmes et sa manie des messages télégraphiés. Et s'il était sincère et pathétique, comme un jeune premier dans un rôle d'opéra?... Rien ne sert de se livrer à tous les diables pour s'ingénier à démêler les fils fort embrouillés de cette affaire, l'entend-on plutôt répéter. Empêtré dans l'histoire où il se débat, ce héros de polar jure qu'il n'y voit goutte, tout en prenant l'air entendu de celui qui sait pourtant dans quelle galère il rame à rebours du bon sens, soumis aux ordres de l'«Organisation»: «Il importe au plus haut point que les choses ne deviennent pas claires. Je mourrais.» (p. 7)

En dépit de ses ficelles un peu grosses, on reconnaîtra sans lésiner une qualité peu banale à ce récit: il sait faire entendre la musique des langues comme celle des voix ou des orchestres, et la trompette n'est pas son fort, contrairement au frère jumeau du héros. Celui-ci formule, mine de rien, une piquante description du «français d'Ottawa que parlait le directeur, mâtiné de beaucoup d'anglais, d'ukrainien, de polonais et d'un peu d'acadien», précisant aussitôt, à propos de l'acadien, qu'il s'agit d'un «dialecte étrange auquel les linguistes commençaient à s'intéresser sérieusement» (p. 80). Est-ce pécher par excès de subtilité que de soupçonner une pointe d'ironie dans de telles observations²?

2.«Elle ironisait un peu, me semblait-il» (p. 55), note le narrateur, après l'appréciation superlative que fait la jeune femme armée du whisky qu'il vient de lui verser.

Je pense à Thomas d'Amour, le héros de *D'Amour P.Q.* de Jacques Godbout, peut-être à cause de l'esthétique de bande dessinée qui gouverne l'enchaînement des actions, leur emboîtement délibérément gros et heurté, en forme de petit traité pratique du bon usage des codes culturels, linguistiques, littéraires «et le reste». La parodie est aux commandes de ce roman trop rusé pour être aussi innocent qu'il le semble. N'est-ce pas plutôt tout Marcotte en cent trois pages bien tassées? Le chroniqueur, l'essayiste, le mélomane et même la vie ultrasecrète du pédagogue distribuent leurs traits respectifs à toute une galerie de personnages assez déboutonnés. Le grand patron de la critique ne veut laisser à personne d'autre la tâche de déconstruire son propre monument. Il semble y mettre la même énergie que son héros dépense furieusement à démolir une idole indigène dans la jungle, mais il témoigne en même temps d'une tendresse un peu factice pour les beaux yeux verts de la jeune espionne qui braque son pétard chargé sur divers points sensibles de son âme musicienne et de son anatomie mortelle. Curieux alliage de personnages vite ébauchés et de narration hypertrophiée, le tout jouant du contraste entre des péripéties vides et une diction extrêmement travaillée. L'histoire se termine dans l'apothéose d'un concert rock en plein air, «dans l'immensité verte de la jungle». «La nature est un temple où...» les colonnes de son et les perroquets se répondent...

Presque en même temps que le roman de Gilles Marcotte paraissait «le premier roman rock québécois», salué par l'auteur d'*Une mission difficile* dans sa chronique de *L'Actualité*. Si l'on écarte la parenté thématique de l'inspiration musicale, *Siou Song* de Michel Bergeron a peu en commun avec l'univers de Marcotte romancier. Réduits à leur nom de scène ou aux marques d'instruments qui servent à leur performance électrifiante, les personnages de Bergeron n'ont pas plus d'existence que ceux de

Marcotte (tous très détachés de la leur), mais ils ont conquis la transcendance des dieux, aux yeux des milliers de fans qui achètent leurs disques et assiègent les salles où explosent les chansons survoltées de Babylov – tel est le nom du groupe dont le chanteur solo s’est pendu dans son appartement. Ces musiciens appartiennent aux peuples de couleur et s’expriment dans une langue arc-en-ciel faite pour ravir les initiés de leur art rugissant. Premier roman numérique, premier roman fric, premier roman rock, cette machine marche sur le tapis bleu des chasseurs de prime, sous le rayon violet des mégawatts.

C’est probablement un événement dans son genre que d’écrire en français le roman d’une bande de rockers, mais j’avoue que la portée littéraire du précédent me paraît mince, tout comme m’échappe entièrement l’intérêt du dernier roman de Michel Tremblay, lancé avec tambours et trompettes, comme il sied à tous les princes charmants sortis du trop long somnambulisme de leurs nuits errantes. François Villeneuve, héros éphémère de *Quarante-quatre minutes quarante-quatre secondes*, est un chansonnier gai des années soixante, qui célébra d’abord l’amour sans frontières, jusqu’au jour où il en eut assez d’essuyer l’adulation du beau sexe en taisant sa propre orientation, pourtant sans secret pour les principaux intéressés. La jeune star a donc décidé de fracasser la porte dorée de son placard, comme on dit en latin de chapelle (« *He came out of the closet* »), sans parvenir à démolir autre chose que sa propre carrière montante, parce que de très méchants journalistes, machos dans l’âme comme leurs affreux lecteurs assoiffés de scandales, ont publiquement livré le héros à la hargne vulgaire. Édouard, alias duchesse de Langeais, était pourtant sorti du nombre de ses admirateurs transis pour prévenir François Villeneuve que le monde n’était pas encore prêt à admettre qu’un artiste homosexuel puisse « s’afficher enfin tel qu’il est » (p. 317).

Ces trois romans ne se ressemblent guère mais accordent tous une certaine importance à la musique, qu'il s'agisse d'opéra, de rock ou de chanson populaire. La comparaison évidemment s'arrête là. La différence se trouve ailleurs: tandis que Bergeron et Tremblay sombrent résolument dans la gravité mélodramatique d'une belle et bonne cause, Marcotte se moque de son sujet sans appuyer, sans insister, sans l'air de s'en soucier vraiment, encore que...: «Pour l'essentiel, je suis un employé raisonnable et efficace, sur qui l'on peut compter.» (*Une mission difficile*, p. 10-11) Il est permis de conserver, à part soi, quelques soupçons sur toutes les positions de ce narrateur, qui doute plus d'une fois de lui-même, ce que ne savent jamais faire les François Villeneuve qui grattent leur cœur et leur guitare dans toutes les stations de métro ou de radio. C'est que le roman ne peut pas se reposer si mollement sur l'oreiller du premier degré, se contenter de bien défendre une thèse ou de bons sentiments. Il n'a que faire d'émouvoir ou de convaincre, si ce n'est au profit d'un divertissement qui présente plus d'affinité avec la critique qu'avec l'édification. Gilles Marcotte, sous son chapeau de sociocritique, a parlé plaisamment du «gros animal³», joli surnom dont il affuble une candeur qui s'ignore trop souvent et qui voudrait faire passer la littérature pour le témoin plus ou moins fidèle d'une quelconque réalité. Il me semble plutôt que le roman ne vit que «des ressources et des possibilités romanesques du non-sérieux⁴», c'est-à-dire d'une prose avant tout irrévérencieuse, épurée et libre.

3. *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, p. 405-413.

4. François Ricard, «Le roman où aucun mot ne serait sérieux: notes sur *La Lenteur* de Milan Kundera», dans *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, p. 246.